LE COURRIER DE L'OUEST

VOL. II — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 29 AOUT 1907 — No. 47

Nous vous invitons a venir voir ce que nous offrons en fait de vêtements d'été tels que Camisoles et caleçons de 75c. à $1.00 pour 50ct et chapeaux de paille de $1.00 $1.25 $1.50 pour 75c. Cette réduction de prix durera jusqu'à la fin du mois.

S. F. MAYER
123 Ave Jasper.

Les beautés de l'Ouest

M. James Carruthers qui a fait le tour de l'Ouest. parle avec enthousiasme de tout ce qu'il a vu. Il estime que la récolte de blé dans cette partie du pays ne sera pas de plus de 75,000,000 de minots, au lieu de 100,000,000 de minots qu'elle était l'an dernier; mais le fait que la récolte de tout l'univers sera, cette année de 300,000,000 de minots, moindre que l'année dernière, contribuera à faire augmenter considérablement le prix de ce produit et les cultivateurs seront, à la fin de la saison aussi avancés qu'ils l'étaient il y a douze mois.

De Vancouver, M. Carruthers a monté jusqu'à Prince Rupert, cette nouvelle ville qui sera le terminus du Grand-Tronc-Pacifique. Le port de cette petite ville est de toute beauté, dit-il, et le quai que construit la compagnie aura 1500 pieds de longueur, et, à mer basse, la profondeur de l'eau sera de 30 pieds, de sorte que les plus gros navires pourront y accoster en tout temps. La ville même ne présente pas encore un bien bel aspect, mais l'argent aura vite fait d'améliorer les choses.

Revenu à Vancouver, M. Carruthers y a canstaté que la prospérité la plus grande régnait dans cette ville d'extrême ouest. Le terrain s'y vend un prix fabuleux.

L'Association des Marchands dé bois prépare sa défense

On assure que les marchands de bois intéressés dans la poursuite intentée par le Procureur-Général à l'Association des Marchands de bois de l'Ouest est à préparer la défense de sa cause.

L'Hon. M. Cross dit que c'est l'intention du gouvernement de faire marcher les choses rondement.

Nécessairement, l'Association nie qu'elle nuit au commerce en général.

Elle prouvera aussi que si le bois est extrêmement cher, cela est dû au changement de condition des affaires dans les moulins et dans les chantiers.

On insistera surtout sur le prix de transportation.

On insistera encore sur le fait qu'il est impossible de vendre le bois à bon marché lorsqu'on considère le prix exhorbitant que demandent les compagnies de chemin de fer pour le freight.

On s'attend à d'intéressants témoignages dans cette cause.

Nouvelles Boites d'Alarmes

Seize boîtes d'alarmes pour le feu ont été installées jusqu'à ce jour.

Plusieurs fausses alarmes ont appelé la brigade ces jours derniers.

Dans un ou deux cas, il s'agissait de gens qui déposaient des lettres dans la boite. On signale aussi le cas d'un individu qui a sonné l'alarme, ne croyant pas que la boîte était déjà reliée à l'avertisseur.

Au conseil de ville on parle d'imposer une amende de 30 jours de prison sans option d'amande, pour tout individu qui enverra une fausse alarme.

La Ligne " All Red "

M. R. W. Perkis, député aux Communes Anglaises, et l'un des membres de la section impériale du parti libéral, est arrivé ces jours-ci, au Canada, par l' " Empress of Britain," et il nous apporte d'Angleterre des nouvelles encourageantes au sujet de la ligne "All Red."

Il affirme que le chancelier de l'Echiquier, M. Auguste, en dépit de son silence, est favorable au projet ainsi que M. Floyd George, et il n'a aucun doute que l'opposition de l'hon John Burns sera sans résultat.

L'expansion Commerciale

Une leçon à retenir

Dans la " Revue des Deux-Mondes," M. Jacques Siegfried vient de publier une étude dans laquelle il recherche pourquoi le commerce général de la France, tout en se développant sensiblement chaque année ne suit pourtant pas une progression aussi active que celui de certains autres pays, comme l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis.

Et cependant, remarque M. Siegfried, la France, au point de vue du commerce extérieur est plutôt privilégiée.

Sans parler des vins et eaux-de-vie dont elle exporte pour environ 300 millions par an, elle est pour ainsi dire sans rivale dans la production de tous les articles de luxe qui nécessitent de l'art et du goût : modes, fleurs, confections, orfèvrerie, carosserie de la France, sont recherchées du monde entier pour leur note d'élégance, et son industrie la plus récente, celle de l'automobile, a vu son chiffre d'affaires progresser par bonds prodigieux; de 71 millions en 1904, elle est passée à 138 millions en 1906. Sous le rapport de ses possessions coloniales, elle est bien partagée et leur progrès est indéniable.

Les causes de cette stagnation relative, M. Jacques Siegfried les voit d'abord dans l'Université, avec son fonctionnement actuel et la manière dont elle comprend sa tâche. Et comme il a raison de dire que, lorsque la lutte pour l'existence ne sera plus qu'un souvenir et que chacun vivra de ses rentes, on pourra alors vanter l'intruction que la France offre à ses enfants, car elle est de nature à procurer à l'homme pour sa vie entière, les jouissances intellectuelles les plus vives et les plus pures! Mais si l'éducation universitaire développe en nous l'idéalisme, elle ne nous prépare pas à gagner notre existence, elle ne forme pas des hommes d'énergie et d'action, et nous ajouterions volontiers que, par, suite de notre manie égalitaire, elle contribue à accroître le flot des fonctionnaires, à inonder la société de déclassés et a augmenter sans cesse le nombre des médecins, avocats et politiciens.

Un autre fait qui cause le plus grand préjudice à la France, dit, M. Siegfried, c'est le dédain des problèmes d'ordre économique au sein de ses assemblées délibérantes; les élections ne se font nullement sur de grands intérêts commerciaux agricoles et financiers et les élus qui doivent le plus souvent leurs succès à leur talent de parole sont en général sans expérience dans les affaires.

Le Canada non plus que la France ne doit se désintéresser des questions économiques; et nous avons souvent demandé que les jeunes Canadiens reçoivent une éducation pratique.

Actuellement, une bonne partie des nôtres ne sont guère formés qu'à l'idéalisme, qui, au dire de M. Sigfried, procure à l'homme, des jouissances intellectuelles, mais ne le prépare pas à gagner sa vie: nos "idéalistes" vivent de l'argent et de l'influence qu'ont amassés leurs pères.

Et c'est pour cela que nous sommes devancés par nos confrères les Anglais sur le terrain pratique de la vie. le commerce, l'industrie, l'agriculture.

Ceux qui nous denigrent

Seront a l'avenir poursuivis et condamnes

Des mesures sérieuses ont été prises contre les individus immigrés au Canada qui par dépit ou calcul, dénigrent notre pays par le moyen de la presse étrangère.

Pour avoir, en janvier dernier, fait imprimer et distribuer aux Etats-Unis des circulaires annonçant que les ouvriers ne peuvent trouver d'emploi rémunérateur au Canada, le sieur G. A. Hoagland, de Tabor, Alta, vient d'être condamné à $200 d'amende pour avoir " nui à l'intérêt public."

Une loi sera tout probablement présentée à la prochaine session édictant des peines sévères contre quiconque fera publiquement des rapports mensongers de nature à nuire à l'étranger, à la réputation du Canada.

Toujours au large

VANCOUVER, B.C.—Bill Miner le célèbre pilleur de trains, qui s'est évadé avec trois camarades, de la prison de Vancouver, est toujours en liberté.

Chose curieuse, tout le monde à peu près, à Vancouver et dans la banlieue, est enchanté que Miner n'ait pas été repris et sur dix passants dans la rue, on peut être sûr que neuf font des voeux pour que la police échoue dans ses recherches.

On a tout lieu de croire que Miner est caché, aux environs de la ville, chez des amis.

L'IMMIGRATION FRANCAISE

De "La Presse."

Notre correspondant parisien, Monsieur Jean Lionnet, traite, dans le courrier que nous venons de recevoir, la question de l'immigration française avec beaucoup de clarté. Il confirme une thèse que nous avons souvent soutenue, savoir : " l'émigration ne décime pas une population." Cette proposition qui semble un paradoxe est conforme à la théorie du comte de Maistre sur la guerre : " La faulx de la mort qui opère sur le champ de bataille est comme la serpe qui émonde les arbres pour les rendre plus vigoureux. "

Quand la Province de Québec n'avait pas, faute de chemins de fer, les nouvelles régions colonisables, ni le grand Nord-Ouest à sa disposition, ses enfants prenaient la route des Etats-Unis. Or, il arrive ce que nous avons pu constater souvent. Si les quatre grands garçons de la maison paternelle étaient restés sous le même toit à travailler avec le père, nul d'eux n'aurait pu songer à se marier. Mais, aussitôt qu'il en partait trois, l'aîné convolait aussitôt ; et, trois ans après, trois petits êtres vigoureux avaient remplacé les absents. Quinze ans plus tard, on les comptait à la douzaine.

De leur côté, nos Canadiens émigrés prenaient aussi femme de l'autre côté des lignes à la première bonne occasion ; et, de la sorte, trente ou quarante petits Canadiens-Français s'épanouissent bientôt sur le sol américain. Telle est l'histoire vraie de la prodigieuse natalité dont notre race a donné le surprenant spectacle.

Aujourd'hui ces avantages sont doublés par le fait que nos nationaux n'ont plus à aller demander leur vie à l'activité de nos voisins, et que la multiplication des nôtres peut se produire toute entière sur notre territoire.

Mais le même raisonnement s'applique à la vieille France qui n'a plus d'espace à offrir aux siens. Il nous est arrivé bien souvent d'entendre le raisonnement suivant chez de braves Français : " Nous pouvons établir deux enfants dans notre petit commerce " ou selon l'occasion, " sur notre petit lot de terre ; nous n'avons pas le droit d'en vouer d'autres à la misère. Force nous est de limiter nos familles." Pour la France, l'immigration ne peut être que le salut. Les enfants qui abandonneront leur chaumière aimée laisseront à de futurs remplaçants l'espace qu'ils occupaient. L'expérience prouve que tout bon travailleur peut faire fortune sur le sol de l'Amérique, et, maintenant, de préférence sur la portion canadienne de ce continent. Les nouveaux venus pourront : et envoyer de l'argent aux parents de là-bas et augmenter, parallèlement, la population française par les familles qu'ils seront en état de se créer chez nous. Il n'est pas besoin d'être grand économiste pour comprendre cette vérité, que le Canada a mise en toute évidence. Nous avons jeté un million de Canadiens-Français parmi la population américaine sans diminuer l'accroissement normal de notre race dans ses propres domaines.

C'est donc une grande nouvelle que nous annonce M. Lionnet, quand il nous dit que des Français à idées larges comprennent, enfin, la philosophie de l'immigration pour un pays déjà trop rempli. Monsieur Honoré Gervais était bien l'homme pour donner, en France, le branle à ce mouvement. On a dû trouver en lui, non seulement un puits inépuisable de renseignements, mais, aussi, un fonds de doctrines économiques, puissantes, qu'en vrai savant il aime à répandre avec profusion partout où il se trouve.

Voici les remarques de M. Lionnet :

" Paris, 2 août 1907.

" J'ai lu avec beaucoup d'intérêt dans la " Presse " les déclarations de M. de Rouvre au sujet de l'émigration française ; mais je ne suis pas du même avis que lui, sans doute parce que je ne me place pas au même point de vue.

" M. de Rouvre est, je crois, un grand propriétaire ; il craint donc tout ce qui pourrait diminuer la main-d'œuvre ; tandis que moi, homme de lettres, je suis désintéressé dans la question.

" Je reste partisan convaincu de l'émigration française, malgré la baisse de la natalité : je dirai même à cause de cette baisse ; et j'ai pour moi l'autorité des plus savants économistes, M. Paul Leroy-Beaulieu entre autres. En effet, les économistes ont constaté qu'une émigration normale est nécessaire à la bonne santé d'un pays ; elle n'amène jamais une diminution de la population : elle la fait souvent, au contraire, augmenter, parce qu'elle occasionne une hausse de la natalité, assez forte non seulement pour combler les vides, mais pour créer un excédent.

" D'autre part, j'ai vu dans l'Ouest, à Saint-Claude (Man.) ; à Domrémy, à Duck Lake (Sask.) ; et près d'Edmonton, assez de Français qui avaient bien réussi, pour croire que notre race est capable de s'implanter là-bas.

" Oui, le pire ennemi du Français, dans l'Ouest, c'est l'isolement. Sur ce point, M. de Rouvre a raison. Mais le mal n'est point sans remède. Il faut simplement que les Français n'aillent que dans des centres de langue française. Si éloignées que les habitations soient les unes des autres, il pourra voisiner dans la semaine ; et, le dimanche, à la sortie de la messe, il bavardera comme en France.

" Il est vrai aussi que bien des Français veulent retourner dans leur pays après fortune faite. Mais pas tous. J'ai vu un brave Nantais, près d'Edmonton, propriétaire d'une ferme magnifique, qui me disait qu'il ferait volontiers un voyage en France, mais qu'il n'y reviendrait jamais définitivement. Il en donnait une raison assez plaisante. Dans l'Ouest, prétendait-il, l'habitant est un monsieur ; tandis que le paysan, en France, doit faire tout le temps des courbettes.

" Quant aux enfants élevés au Canada, ils sont tous acclimatés ; et pas un seul ne désire s'en aller en Europe. Tous ceux avec qui j'ai causé m'ont fait les déclarations les plus nettes à ce sujet.

" Oui, la vie est dure pour le Français dans l'Ouest, à cause de l'hiver, de l'isolement complet ou relatif ; et aussi parce que l'éloignement des villes, joint à la difficulté des communications, le prive parfois des choses les plus nécessaires. En outre, il est obligé de tout faire lui-même, de pratiquer tous les métiers : perdu dans la prairie, on ne peut demander ni le menuisier, ni le serrurier, ni le charpentier. Il faut la plupart du temps bâtir sa maison, fabriquer son mobilier, réparer ses outils. Mais, d'autre part, les travaux agricoles sont moins pénibles et moins compliqués qu'en France, où l'on a beaucoup moins de machines et où, en outre, l'emploi indispensable de l'engrais, dans nos vieilles terres, demande une véritable science.

" Enfin, et c'est la considération la plus importante, l'argent, dans l'Ouest canadien, se gagne beaucoup plus facilement que chez nous. Le salaire de nos ouvriers agricoles est très faible et l'on n'en voit presque jamais qui deviennent propriétaires.

" Et puis, pourquoi les cultivateurs français qui émigrent avec un petit capital ne s'établissent-ils pas plutôt dans la province de Québec ? Ils seraient beaucoup moins dépaysés que dans l'Ouest.

" Voilà une question très intéressante et peu étudiée encore. Et je sais que, ces jours-ci, deux hommes, l'un influent dans votre pays et l'autre influent dans le nôtre, en ont causé longuement, avec le désir d'aboutir à des résultats pratiques.

" Mais il faut que je m'explique au plus vite, sans quoi j'aurais l'air de vous donner une charade à deviner.

" M. le député Honoré Gervais a donc fait la connaissance de Gabriel Bonvalot, l'explorateur du Pamir et du Thibet, l'ancien député de Paris, le fondateur et président du Comité Dupleix, le président d'honneur de la " Canadienne," le directeur de la " France de Demain," une excellente revue où j'ai souvent parlé du Canada. Gabriel Bonvalot a emmené son nouvel ami à Rouen ; ils ont remonté la Seine jusqu'à Jumièges sur le yacht d'un grand industriel normand, M. D... ; ils ont passé ensemble deux journées entières, pendant lesquelles ils n'ont guère parlé que du Canada ; et Gabriel Bonvalot, président de ce Comité Dupleix qui s'est toujours occupé de colonisation, a conclu qu'il faudrait envoyer des cultivateurs français dans la province de Québec.

" Il était, d'ailleurs, préparé à cette conclusion par des conversations antérieures, car il avait connu à Paris et écouté avec grand profit M. Nantel, que j'avais eu le plaisir de lui présenter.

" D'autre part, le Comité Dupleix vient d'organiser un voyage d'études aux Etats-Unis avec retour par le Canada. Les voyageurs, peu nombreux, partent incessamment. Ils sont conduits par mon ami M. Arthur Maillet, rédacteur en chef de la " France de Demain." Leur première visite sera pour M. Gervais, qui ne manquera pas de les conduire à la " Presse." Et je pense qu'on en profitera pour causer de colonisation.

" On parlera aussi, sans aucun doute, du projet du Comité Dupleix, qui veut organiser pour l'année prochaine, et en grand cette fois, un voyage d'études au Canada. Bonvalot lui-même y prendrait part.

" Bien entendu, le concours de la " Canadienne " est acquis entièrement au Comité Dupleix. Nos rapports ont toujours été excellents, puisque Bonvalot, président du Comité, est, en même temps, notre président d'honneur. Mais, depuis quelques jours, nous nous sommes rapprochés davantage encore, car nous avons le même siège social. En effet, la Salle Canadienne où nous logions, ancienne propriété des oblats, est tombée entre les mains du liquidateur de cette Congrégation. Comme nous ne voulions pas nous entendre avec lui, nous nous trouvions sans domicile, et le Comité Dupleix nous a accueillis cordialement. C'est pour le mieux, puisque nous allons sans doute travailler ensemble

" M. Gervais doit s'embarquer aujourd'hui pour le Canada."

POLITIQUE D'IMMIGRATION

Du " Temps "

Maintenant que nos lecteurs, tant adversaires qu'amis, savent par les statistiques et autres renseignements que nous avons donnés dans les derniers articles sur le fonctionnement du département de l'immigration ; maintenant qu'ils ont pu voir qu'il n'y a de la part de ce département aucun désir de favoriser plus une race, une langue ou une religion qu'une autre dans le peuplement du Canada au moyen d'immigrants ; maintenant que nous croyons avoir prouvé qu'il n'y a surtout depuis l'avènement du parti libéral au pouvoir à Ottawa, aucun désir ou tentative de noyer l'élément français, mais qu'au contraire, grâce au travail accompli, l'immigration qui nous vient de France et de Belgique, a triplé ; maintenant enfin que nos confrères conservateurs devront admettre et le dire franchement à leurs lecteurs, que le département de l'immigration du gouvernement fédéral n'accorde à aucun immigrant ou à des immigrants d'une nationalité particulière, des avantages qu'il n'accorde pas à tous les autres, nous demandons au public intelligent si le gouvernement actuel a bien fait d'entreprendre à son arrivée au pouvoir, une politique vigoureuse d'immigration.

Nous demandons à ceux qui nous lisent si le gouvernement devait se croiser les bras comme faisait le gouvernement précédent, et laisser le flot des émigrants européens, tant des iles britanniques que de la France, de la Belgique et du continent européen, se diriger vers les Etats-Unis et autres parties de l'Amérique à part le Canada.

Nous croyons qu'il ne peut y avoir qu'une réponse à cette question, et tout le monde s'accordera à dire que le devoir du gouvernement était de faire ce qu'il a fait. Nous avons dit que l'initiateur de cette politique progressive était l'honorable M. Sifton, et à lui revient certainement une très grande part du mérite, mais il convient de dire aussi qu'il a été intelligemment secondé par son sous-ministre M. Smart, et que le ministre et le sous-ministre actuels, MM. Oliver et les fonctionnaires intelligents qui le secondent suivent avec succès la politique inaugurée.

Or quel a été, au point de l'immigration des Iles Britanniques—nous ne prendrons aujourd'hui que cet exemple—le résultat de cette politique ? Nous pouvons dire, sans crainte de contradiction, qu'il a été éminemment satisfaisant. Les nationalistes auront beau crier que le gouvernement actuel veut noyer l'élément français du Canada dans le flot d'une immigration anglaise et étrangère, nous répondrons qu'il vaut mieux engager ces émigrants à venir s'établir au Canada qu'à les laisser s'en aller grossir la population des Etats-Unis ; donner leur bras et leur travail à ce pays, et en augmenter par là la richesse ; car c'est là ce que fait tout nouvel immigrant ; il augmente la richesse du pays ou il s'établit.

Or c'est là le but que notre département d'immigration a poursuivi et qu'il a atteint en grande partie. La statistique suivante va le prouver.

La proportion des Iles Britanniques venant s'établir au Canada n'était, en 1895, que de 12 pour cent de ceux qui allaient s'établir aux Etats-Unis.

Dix ans plus tard, en 1905, cette proportion s'était élevée à environ 85, et elle continue à s'accroître.

Il est vrai que le nombre total d'émigrants anglo-saxons, ou des Iles Britanniques, qui vont s'établir aux Etats-Unis est encore un peu plus élevé que celui de ceux qui viennent s'établir au Canada, cependant les Etats-Unis ne reçoivent aujourd'hui qu'entre 9 ou 10 par cent du total de l'émigration britannique tandis que le Canada en reçoit environ 46 par cent. Ce sont là des chiffres officiels.

Nous disons que ce sont là des résultats absolument satisfaisants, et tant que le gouvernement actuel continuera à détourner vers le Canada, ainsi qu'il le fait pour l'Angleterre et ainsi qu'il en a commencé le travail en France et en Belgique, des émigrants qui seraient tentés autrement d'aller s'établir en d'autres pays, nous dirons, et le public dira avec nous, n'en déplaise aux nationalistes, que sa politique est bonne et qu'il a bien mérité de la patrie.

COIN FEMININ

Premier Chagrin

Toute sous l'empire de sa douleur juvénile, dans sa révolte contre la trahison, Simonne avait parlé avec fougue, elle s'arrêta brusquement, interdite, devant le léger sourire de sa confidente.

—Oh ! tu ris, Andrée !

Il y avait un tel accent de souffrance dans le reproche que Madame Blagny, une toute jeune madame, blonde et rose, attira à elle son amie et mit un baiser sur le visage fin, à la physionomie mobile laissant paraître la multiplicité des impressions qui agitaient l'âme de la jeune fille.

—Monette, ma chérie, sois juste ! Je souris simplement, parceque ton histoire est peut-être la dixième édition que j'entends... Laisse-moi enlever cette délicieuse charlotte de broderie qui coiffe à ravir tes cheveux mordorés et termine le petit roman où tu l'as laissé !...

Tout en parlant, Andrée retirait les longues épingles, faisait mousser les cheveux aplatis par le chapeau. Elle avait des petits gestes harmonieux, des mots légers, faciles, sur les lèvres, des caresses dans ses yeux bleus, un glissement dans la marche qui faisait onduler les volants de son peignoir bleu pâle. Consciente de son charme, elle en enveloppait insensiblement Simonne, voulant calmer avant tout l'irritabilité de ses nerfs.

Lorsqu'elle y fut parvenue, elle se glissa tout près d'elle, à ses pieds, toute menue dans les bouillonnements de son peignoir ; on l'aurait prise pour une petite fille jouant à la dame, revêtue de la robe de sa mère, si un pli barrant son front n'avait dénoncé une tristesse cachée, trop profond pour être de l'âge heureux de l'enfance.

—Ecoute Monette, l'histoire qui ressemble à la tienne... à celle de tant d'autres Monette, jolies, jeunes, et un brin coquettes !... Il y avait un petit agneau, à la toison bien blanche, si joli que sa vue donnait envie de nouer des rubans dans sa laine si douce ! Mais d'un caractère ! à faire le désespoir de sa mère, une belle brebis noire.

—Petit agneau, disait-elle souvent, prends garde au loup, au gros loup, qui choisit toujours le bel agneau pour le dévorer au fond du bois sombre ! Ne t'écartes pas !

Le petit agneau, lui, tu comprends, qui était curieux comme une fille d'Eve, désirait d'autant plus voir le gros loup ! oh ! rien que le voir... de loin !... Il cherchait à imaginer les formes que ça pouvait avoir ; nuit et jour, il songeait au gros loup qui mange les petits agneaux blancs.

Enfin une journée, les chiens avaient été agités, le berger, la mine inquiète ne quitta pas le troupeau comme à l'ordinaire ; le petit agneau sentit son cœur battre : le loup devait être près ! Il oublia presque de brouter, aux aguets des moindres bruits, maudissant le zèle des chiens ; et, au crépuscule, il se glissa sans bruit hors de la bergerie : il allait voir le loup !...

Simonne interrompit Andrée d'un rire clair.

—Je comprends !... Le gros loup a mangé le petit agneau !

—Non, heureusement ! les bons chiens sont venus au secours du curieux et celui-ci en a été quitte pour quelques touffes de belle laine !...

—La laine repousse ! fit Monette, et en moi quelque chose est mort à jamais !...

—Tais-toi ! Dans ce jeu, tu as perdu ces fleurs fragiles qui se nomment les illusions : c'est, ma pauvre chérie, la rançon du flirt ! mais en toi rien n'est mort ! Il te viendra, un jour, l'amour vrai...

—Non ! jamais ! je ne crois plus !...

—Si je ne craignais de te blesser, je rirais encore. Pauvre petite fille de dix-huit ans !

—Mais qui te dit que je ne souffre pas réellement ?

— Parce que Monsieur Aley a bostonné deux fois avec Antoinette ! Dis moi aussi que tu l'aimais à cause de ses faux-cols, de son teint pâle ! Oublie ! oublie vite ! et ne recommence jamais le jeu ! Le jardin de l'âme doit conserver ses précieux parfums pour un seul maître !

—Oublier ! sais-tu que ce seul mot m'indigne ?

Le pli douloureux s'accentua sur le front d'Andrée, elle resta un instant silencieuse puis reprit de sa belle voix un peu lointaine.

—Songe, qu'il ne s'agit que d'un " flirt " dans les mystères duquel tu as imprudemment engagé ton amour-propre... mais...

Monette eut l'intuition qu'elle touchait au secret soupçonné depuis le mariage disproportionné d'Andrée et de M. Blagny.

—Mais ?... reprit-elle.

—S'il s'agissait d'un amour véritable, je te dirais : vis avec le souvenir, il est assez grand pour emplir ta vie... tu t'épargneras bien des heures mortelles...

Et, comme si elle craignait de laisser lire dans ses yeux, elle abaissa ses longues paupières. Monette la prit, toute petite, dans ses bras et l'assit auprès d'elle.

—Tu sais, je ne crois pas que je pourrais vivre avec le seul souvenir des faux-cols de M. Aley ! Si l'on causait d'autre chose ?...

Crepuscule

Au bord de l horizon, les collines boisées
Ondulent, en prenant des teintes ardoisées,
Cependant qu'un dernier reflet comme un mica
Piqué sur les côteaux, scintille dans leur brume,
Et que, timidement, une étoile s'allume
Dans l'azur pâle et délicat.

Les arbres, sur le ciel, de leurs grèles membrures
Font un dessin pareil à celui des nervures
D'une feuille. A présent, les étoiles sont deux
Comme des yeux de femme à travers la voilette...
Les arbres ont un air frileux.

Tous les contours ont des finesses d'aquarelle.
Les fonds sont des lavis très clairs. Un clocher frêle
S'effile exquisement sur le lointain bleuté.
Les étoiles sont trois. La campagne repose,
Et, dans un ciel vert d'eau, monte une lune rose,
D'un rose qui semble argenté.

De larges bandes d'or l'horizon se chamarre.
Mais le dernier reflet s'est éteint sur la mare
On croit voir des cyprès dans les hauts peupliers.
Le jour traîne un moment encore son agonie.
Les crapauds font un chant d'une plainte infinie...
Les étoiles sont des milliers.

EDMOND ROSTAND.

Cuisine Pratique

GATEAUX DE MILLE ANS

Mettez un litre de belle farine sur la planche à pâtisserie ; faites un trou au milieu et cassez-y quatre œufs ; ajoutez un peu de sel fin et 125 grammes de bon beurre. Délayez promptement le tout de manière que toute la farine soit absorbée, car il faut que la pâte soit très ferme et très pétrie. Laissez la reposer pendant une heure ; puis réduisez-la à l'épaisseur d'un centimètre, à l'aide du rouleau, sur la planche saupoudrée de farine. Découpez des ronds de pâte avec un emporte-pièce en fer-blanc, à défaut, avec un verre à boire ou à liqueur. Pétrissez de nouveau les découpures qui restent, aplatissez et découpez en recommençant la même opération, jusqu'à ce que toute la pâte soit employée. Laissez sécher pendant une heure ; faites frire à grande friture, de manière à les obtenir de belle couleur. On peut mettre du sucre en poudre dans la pâte. Ces gâteaux se conservent longtemps et sont très bons avec le thé. On peut les faire au four sur une tôle; dans ce cas, il faut les dorer avant de les enfourner et les mettre à four très doux.

....AVIS....

à tous nos abonnés d'Edmonton, d'avoir à nous envoyer leur adresse.

Le nouveau tarif du système de livraison à domicile étant trop dispendieux pour nous en servir, à l'avenir, nous ferons faire cette distribution par des porteurs engagés par le journal.

- AVIS -

à tous nos abonnés de la ville d'Edmonton et des Etats-Unis que le nouveau tarif postal étant en vigueur, nous sommes obligés d'augmenter le prix d'abonnement de notre journal qui, à l'avenir sera de $1.50 par an.

Tente à Louer

Tente de 14 x 16, montée, avec plancher et murs en bois, contenant lit, matelas, couvertes, poêle, ustensiles de cuisine, etc. S'adresser à C. E. B. "Courrier de l'Ouest.

Synopsis des droits de Mines de Charbon.

Les droits de mines de charbon du Dominion pour les provinces de Manitoba, Saskatchewan, Alberta, du territoire du Yukon, des territoires du Nord-Ouest et de la Colombie Anglaise peuvent être obtenus pour un terme de 21 ans à un taux annuel de $1 de l'âcre.

Pas plus que 2560 acres ne peuvent être obtenus par le même applicant.

L'application pour une licence doit être faite à l'agent ou au sous-agent du district dans lequel sont situés ces terrains.

Dans les territoires arpentés, les terrains doivent être mentionnés par ordre de section ou subdivision légale et dans les terrains non arpentés, le filon pour lequel on fait application, sera piquetté.

Chaque application doit être accompagnée de $5 lesquels seront remboursés, si les droits demandés ne peuvent être obtenus.

Une Royauté de 5 cts par tonne de charbon vendue et livrée devra être payée.

Tout propriétaire de license pour droits de mines de charbon qui ne sera pas mise en opération devra fournir une fois par an à l'agent du district du département des terres une déclaration assermentée, établissant cet état de chose.

La licence ne comprendra que les droits de mines de charbon seulement, mais la licence permet d'acheter en aucun temps à $10 l'acre les droits de surface, jugés nécessaires pour l'exploitation de la mine.

Pour plus amples renseignements application doit être faite au secrétaire du Département de l'Intérieur à Ottawa ou à aucun agent ou sous-agent du Département des terres.

W. W. CORY,
Deputé-Ministre de l'Int.

N.B. —La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

LE COURRIER DE L'OUEST

Fondé en 1905 Hebdomadaire

Publié à Edmonton, Canada, par la Compagnie de publication du Courrier de l'Ouest, Limitée. Bureaux et ateliers— 654 deuxième rue, Tél. 361.

ABONNEMENT— Edmonton, livraison à domicile, $1.50 par an. — Canada, $1 par an. — Europe, $2 par an. L'abonnement est invariablement payable d'avance.

Toute irrégularité dans la réception du journal, doit être rapportée au bureau.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la somme de cinq cents et de l'ancienne adresse. Adressez toute communication au : Courrier de l'Ouest, Tiroir 50, Edmonton. Canada.

Jeudi, 29 Aout 1907

C'est un sale oiseau celui qui salit son propre nid.

Notre confrère du Nominingue "Le Pionnier" dans un article publié le 18 Juillet, après avoir constaté que ceux qui président à la rédaction du "Courrier de l'Ouest" viennent tous de la Province de Québec, concluait en nous décochant cette aménité : "Que c'est un bien sale oiseau celui qui salit son propre nid."

C'est un article publié dans le "Courrier de l'Ouest" du 18 Avril qui a amené notre confrère à tirer cette conclusion.

Revoyons un peu ensemble cet article de notre journal, qui a provoqué la colère et le mépris du "Pionnier" pour nous.

Dans cet article intitulé "l'Immigration Française" nous reprochions à M. Bourassa et M. Lavergne de ne pas êtres sincères et de ne pas être dans le vrai quand ils accusent le ministre de l'Intérieur de négliger, ou mieux de contrecarrer l'immigration française.

Comme ces messieurs parlaient au point de vue particulier de la Province de Québec, nous ajoutions que ceux qui se donnaient la mission de présider aux destinées des Canadiens-Français, ne paraissent pas être en faveur de l'immigration française.

Comme preuve à l'appui de notre assertion nous rappelions à nos lecteurs cette campagne de presse, conduite à un moment donné par plusieurs journaux dans la Province de Québec, contre tout ce qui était Français venant de France. Nous citions la "Vérité" et la "Croix" qui menèrent à cette époque une campagne francophobe acharnée.

Nous constations alors que cette campagne de Presse francophobe était de nature à éloigner l'immigrant français de la Province de Québec, et que si le ministre de l'Intérieur prenait les articles de ces journaux au pied de la lettre qu'il aurait une excuse très valable pour ne rien faire en faveur de l'immigration française dans cette Province.

Nous qui sommes en si grande minorité dans les nouvelles Provinces nous avons, et c'était notre droit, profité de cette campagne francophobe, conduite par certains journaux pour attirer vers l'Ouest l'immigration française que nous croyons des plus désirables.

Voilà pourquoi le "Pionnier" du Nominingue accuse le rédacteur du "Courrier de l'Ouest" d'être un sale oiseau qui salit son propre nid.

Mon cher confrère, nous sommes plutôt sous l'impression ici, que l'oiseau le plus susceptible de salir son propre nid est celui qui, comme vous, n'en sort jamais et qui y couve les idées étroites et mesquines.

Ceux qui ont eu assez de force de caractère, qui ont trouvé assez d'énergie pour laisser leur nid, et aller en bâtir de nouveaux ailleurs, afin de faire germer dans les vastes prairies de l'Ouest un peu de cette bonne idée française, voilà bien, suivant nous, des gens que vous ne pouvez jamais atteindre avec vos insultes.

Vous semblez, vous et vos copains de la presse nationaliste, vouloir vous imposer comme les champions de l'idée française au Canada. Vous êtes des bluffeurs, vous n'êtes pas pris au sérieux.

Vous essayez de faire croire à nos compatriotes et à nos pays de la Province de Québec que nous avons dégénéré. Eh bien ! mon cher confrère, lisez la lettre de son honneur le juge Landry au sénateur Poirier, publiée dans le Moniteur Acadien du 1er Août. La voici :—

Mon cher Sénateur,

"Je suis tout près d'Edmonton. Le voyage a été sans incident notable, et pourtant m'a fourni une surabondance de matériaux sur lesquels j'ai réfléchi avec profit, intérêt et étonnement. Mes pensées ont été entremêlées d'admiration, de tristesse, de fierté nationale, de regrets et de plaisir. Un drôle de mélange, n'est-ce pas ! Qui pourrait à mon âge, avec mon expérience, avec mon amour du Canada, entouré des conditions domestiques qui sont mon partage, faire le même voyage et éviter de semblables réflexions. Sur le train Trans-Canada qui vous mène avec une vitesse jusqu'ici inconnue, qui franchit avec rapidité des cent milles sans s'arrêter, qu'y a-t-il à faire, si ce n'est réfléchir ? Je passe en revue le Canada d'avant la Confédération, je viens jusqu'à l'acquisition du Nord-Ouest ; je vois ce vaste pays de prairies fertiles sans limites, parcouru et foulé par les Indiens, etc., etc., et je le compare au Canada d'aujourd'hui. Quel progrès ! j'en suis ému. L'étendue et la valeur de l'héritage qui est le nôtre me laisse sans les moyens d'expliquer comment il se fait que ce vaste pays ne fut pas plus tôt apprécié ? Et en même temps je ne m'explique que trop difficilement comment dans un temps si court après son acquisition, on a pu faire des choses si étonnantes dans la voie du progrès et du développement. J'en conclus que l'élément le plus puissant qui ait contribué au début et qui contribue à ce magnifique résultat, c'est le C. P. R. Sans cette entreprise gigantesque, ce pays nous eût peut-être été perdu, mais aussi cette entreprise gigantesque, qu'a-t-elle fait et que fait-elle encore pour briser le rêve des parents de l'Est, qui élèvent une famille ? Elle nous enlève nos fils chéris et les disperse tranquillement mais aussi certainement que le faisait le "grand dérangement."

"Le luxe des facilité du transport, la conviction consolante que vous allez trouver les membres dispersés de votre famille, heureux, prospères, remplis d'espoir, habitant un pays libre, un pays riche, un pays de ressources sans limites, et sachant que ce pays est leur, partagé par des citoyens qui ne sont que leurs égaux et non leurs maîtres ; un pays régi par les lois justes et équitables, tout cela, dis-je, et bien d'autres pensées consolantes vous dédommagent un peu des chagrins éprouvés à la vue d'une séparation qui autrement serait insupportable."

"Les moyens présents de nous séparer sont pacifiques et attrayants, tandis que ceux du grand dérangement étaient cruels et terribles. Pour les retrouver il nous faut faire des voyages plus longs que ceux parcourus par Evangeline à la recherche de Gabriel. Mais la comparaison s'arrête là."

Voilà le témoignage d'un patriote, qui est venu voir, et dont vous ne pouvez pas nier la sincérité.

Nous avons entendu Son Honneur le juge Landry lui-même, nous dire que s'il était encore jeune, qu'il serait bien tenté de venir vivre au milieu de nous.

Non, mon cher confrère, si vous êtes sincère dans vos assertions, vous faites fausse route, soyez-en sûr.

Laissez votre fauteuil éditorial durant quelques semaines, passez votre plume à un confrère moins préjugé que vous, et venez rendre visite à vos compatriotes de l Ouest.

Malgré ces petites avanies que vous avez bien voulu nous distribuer, vous recevrez ici, soyez-en sûr, la même franche et cordiale réception que l'on donne à tous nos compatriotes de la province de Québec.

Quand vous aurez vu et entendu vos compatriotes Canadiens-Français de l'Ouest, vous retournerez au "Pionnier" avec la conviction consolante comme le dit si bien le juge Landry "que vous aurez trouvé les membres dispersés de la famille canadienne-française, heureux, prospères, remplis d'espoir, habitant un pays libre, un pays riche, un pays de ressources sans limites, et sachant que ce pays est leur, partagé par des citoyens qui ne sont que leurs égaux et non leurs maîtres, un pays régi par des lois justes et équitables."

LA JALOUSIE DE "La Patrie"

Nous lisons dans "La Patrie" le petit entrefilet suivant :

"Les journalistes anglais qui visitent notre pays n'auront pour ainsi dire connu que l'Ouest. Ils ne sont pas allés dans les provinces maritimes et ils n'ont fait que passer dans Québec et Ontario.

"Naturellement, les grandes compagnies de chemin de fer dont ils sont les hôtes, ont intérêt à faire ressortir les avantages de l'Ouest. Plus les immigrants prennent la direction de l'Ouest, plus les voies ferrées font de l'argent.

"C'est à peine si on a fait voir à ces journalistes étrangers les mines merveilleuses de Cobalt, et la belle région du Témiscamingue. Tout pour l'Ouest !

"Ces pauvres vieilles provinces de l'Est, comme on apprécie peu aujourd'hui leurs charmes, et comme leurs jeunes sœurs de l'Ouest captivent tous les regards !"

"La Patrie" nous rappelle beaucoup ces vieilles filles, qui ont un mauvais caractère, et qui ne pardonnent jamais à leurs sœurs cadettes d'avoir des charmes qui captivent leur entourage.

On doit être très nerveux à "La Patrie," et souffrir de monomanie.

"La Patrie" en revient toujours à sa marotte : "les nouvelles provinces de l'Ouest sont les enfants gâtés de la Providence, et surtout du gouvernement. Les provinces de l'Ouest accaparent tout, et ne laissent que des miettes aux vieilles provinces."

Encore une fois, mon cher confrère, vous n'avez personne à blâmer pour ce qui arrive, si ce n'est vous-même.

Vous ne pouvez espérer, raisonnablement, que ceux qui ont fait de cette partie du Canada leur home, que ceux qui ont déjà des intérêts considérables dans l'Ouest vont ralentir leur zèle, et diminuer leurs efforts, uniquement pour calmer vos appréhensions.

Vous constatez que tous ceux qui ont des intérêts dans l'Ouest déploient une grande énergie pour pousser au développement des nouvelles provinces.

Eh bien, réveillez-vous, imitez leur conduite, et vous aurez les mêmes résultats.

Du reste, vous vous méprenez, nous en sommes convaincus, sur l'esprit qui nous anime dans les nouvelles provinces.

Au-dessus de l'intérêt particulier que nous avons à développer les nouvelles provinces, nous plaçons l'intérêt général du pays.

Nous savons ici que tant que l'Ouest sera productif, et prospère, les vieilles provinces seront dans l'abondance.

Nous sommes un peu comme des enfants reconnaissants qui se réjouissent du bonheur que leur prospérité procure à leurs vieux parents.

Vous savez bien, mon cher confrère, que l'Ouest est la poule aux œufs d'or du Canada !

En ce moment-ci, vous avez, tous, les yeux tournés vers l'Ouest, attendant avec anxiété, pour savoir si la Providence épargnera nos récoltes.

Eh bien, oui, la Providence épargnera nos récoltes, pour notre avantage, et pour le vôtre également.

Les trains de chemin de fer, qui transporteront nos grains vers l'Est, rapporteront chez nous vos produits manufacturés.

Ces produits manufacturés, que nous payons plus chers que vous les payez, sont indispensables à cette masse de colons que vous reprochez au gouvernement, et que vous nous jalousez.

Les Embarras de M. Borden.

Du "Temps"

Le chef de l'opposition ne commencera pas sa tournée polititique sous des auspices favorables. La situation n'était pas brillante d'avance et tout concourt à la rendre de plus en plus critique. Son prestige de chef de parti n'a jamais été que fort médiocre, mais avec un courage qui mériterait d'être servi par de meilleurs aptitudes au rôle qu'ils remplit, M. Borden voulait tenter un effort pour rallier les phalanges conservatrices sous un drapeau, pour rassembler les parties éparses de l'héritage de Sir John A. Mcdonald, leur donner un programme, les préparer à la lutte.

Pour cela, il fallait un chef d'une autorité incontestée en laquelle se serait reposée la confiance des électeurs. Mais ne voilà-t il pas que la rumeur prête à Sir Charles Hibbert Tupper et à Sir Hugh John Macdonald l'intention de supplanter l'honorable M. Borden. Quel que soit le mérite personnel de ces deux hommes, ni l'un ni l'autre ne remplacerait avantageusement le chef actuel. N'empêche pas que même s'ils veulent prêter leur concours à M. Borden au lieu de tenter de se substituer à lui, la confiance ne renaitra pas en lui et comme une trainée de poudre à laquelle on a mis le feu, se répandra le bruit que des rivaux cherchent à le détrôner.

Ce n'est pas tout. Le "Star", qui met les intérêts du parti au-dessus de ceux des individus, a conseillé à M. Borden de ne pas se faire accompagner par M M. Foster et Fowler. Tout bon conseil ne doit pas toujours se donner publiquement. Celui-ci est d'une cinglante ironie. Autant aurait valu dire au chef de l'opposition : "La présence de ces deux personnages à vos côtés sera votre propre condamnation." M. Foster, par ses spéculations avec des fonds qui devaient lui être sacrés, et M. Fowler, par ses insinuations honteuses et non expliquées, ont perdu la confiance du public, c'est certain ; mais le chef qui ne les répudie pas auquel un organe conservateur en fait le reproche, aura mauvaise figure pour aller se présenter devant l'électorat et censurer la conduite de ses adversaires.

M. Foster et M. Fowler

Du "Temps."

Deux membres de la loyale opposition de sa majesté qui ne jouissent pas d'un grand prestige auprès des leurs ce sont MM. Foster et Fowler. Toujours est-il que le "Star" de Montréal, organe conservateur, ne les ménage pas. Qu'on lise plutôt :

"M. R. L. Borden est sur le point de commencer une tournée à travers le pays, commençant, comme il est juste dans son cas, par Halifax. Naturellement il va appeler à son aide les principaux de ses partisans, comme il est d'usage pour les chefs de partis.

"Il faut espérer toutefois qu'il n'oubliera pas que le choix lui appartient, que c'est pour lui l'occasion de montrer au pays la mesure de confiance qu'il accorde aux hommes qui siègent à côté de lui, et derrière lui.

"De la présence de ces hommes au parlement, ce sont les électeurs qui sont responsables ; mais de leur présence sur l'estrade à côté de M. Borden, c'est M. Borden seul qui aura la responsabilité.

"Il y a plusieurs membres de l'opposition, que l'on pourrait nommer, qui devrait briller par leur absence, et si M. Borden a le courage de les ignorer, il augmentera la confiance que le peuple met en lui.

"Ainsi, deux députés que M. Borden devrait certainement laisser chez eux, c'est l'hon. M. Foster, de Toronto, et M. Fowler, du Nouveau-Brunswick. Le peuple n'a plus confiance au premier, et le second n'a pas le droit de se présenter devant un auditoire populaire comme le représentant d'un grand parti, jusqu'à ce qu'il ait expliqué es insinuations qu'il a lancées dans l'enceinte du parlement."

Les Provinces Maritimes

ST-JEAN, N. B.—L'assemblée annuelle de la Chambre de Commerce des Provinces Maritimes a eu lieu aujourd'hui. La résolution suivante a été passée unanimement :

"Cette convention de la Chambre de Commerce des Provinces Maritimes, croyant qu'un système de premier ordre pour le transport de malles, de passagers et de fret entre les différentes possessions britanniques serait d'un grand avantage pour le Canada et toutes les colonies de l'Empire Britannique, aprouve de tout cœur le projet du Premier Ministre et demande au gouvernement de prendre toutes les mesures nécessaires pour hâter la réalisation du projet."

L'avenir du Canada Francais

Du "Canada"

Nous avons dit l'autre jour, brièvement, le rôle de la langue française au Canada français.

Il convient d'ajouter que la connaissance de la langue anglaise nous est d'un précieux secours.

Peu d'Anglais, en effet, parlent le français ; tandis que beaucoup de Canadiens-Français apprennent l'anglais.

Le préjugé qui a éloigné notre élément de l'étude de la langue anglaise a été une cause indubitable de retard pour nous : et qu'on ne nous dise pas que c'est ce préjugé qui a sauvé la langue française comme on le prétend encore en certain milieux.

La dernière génération canadienne-française a prouvé que la connaissance courante des deux langues était une possibilité ; et cet argument pratique défie les théories.

Sans être un advervaire des études classiques, nous regretterons toujours que les langues mortes—fussent-elles d'une empirique beauté—aient privé un bon nombre de nos compatriotes des avantages nécessaires que procure la connaissance de l'anglais.

Celle-ci est indispensable au Canada, non seulement dans l'industrie et le commerce, si on veut les pratiquer sur une grande échelle ; mais dans toutes les branches de l'organisation sociale. Chez nous, celui qui ne parle pas l'anglais, est, à certains égards, un ILLETTRÉ.

Mais c'est surtout sur les terrains économiques que cette connaissance importe.

Nous avons produit suraboudamment d'hommes de profession ; il nous faut, à tout prix, nous saisir des sources mêmes de la richesse économique du Canada français, si nous voulons y rester les maîtres.

Un pays qui progresse appartient d'abord à ses agriculteurs, à ses industriels, à ses commerçants ; et, notons-le bien, plus ceux-ci seront nombreux et riches, plus l'efflorescence des arts, des lettres, des professions libérales sera assurée,

Un peuple est organisé tout comme un individu ; et les fonctions du cerveau étant dépendantes du régime corporel, il n'est pas faux de dire que les productions intellectuelles grandissent en mesure des ressources économiques.

Leur nature dépend du tempérament des peuples ; il y a autant d'idéals que de peuples, mais la nature possible de ces idéals dépend presque mathématiquement de la richesse des peuples.

C'est une loi prouvée par l'histoire : la richesse produit un développement artistique.

Ce n'est donc pas vouloir la ruine des professions libérales et des lettres, mais c'est plutôt en préparer l'épanouissement, que de demander l'accentuation du mouvement industriel, agricole ou commercial du Canada français.

On a déjà signalé,—et notamment dans l'étude de M. Baugh dont nous parlions l'autre jour certains points excellents de l'éducation, de la presse, des traditions canadiennes-françaises, dans la province de Québec.

Mais au lieu de nous en tenir à cette bienveillante mention, il faut poser nettement les nécessités de l'heure courante.

Le Canada français doit beaucoup de sa cohésion à sa langue d'abord, à l'organisation locale de sa religion, à son culte des traditions ; mais il doit chercher les voies de son avenir du côté de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, ces ferments économiques qui verseront dans son composé national le grand frisson du Progrès Moderne.

Il le fera par l'enseignement technique, agricole, commercial ; etc, — l'avenir le prouvera, — son élément intellectuel, artistique, littérateur, n'en sera que plus nombreux et plus fort.

FERNAND RINFRET.

La langue francaise au Canada

Du "Canada"

Le "Westminster Review" de Londres, a publié récemment, une intéressante étude sur le Canada Français signée, James Baugh.

C'est une histoire de nos luttes, depuis 1763, en faveur de notre langue, de notre race et de notre religion ; et l'auteur s'étonne avec admiration de ce que nous ayons su les conserver, au milieu de si grandes difficultés.

Cela nous remet en mémoire quelques vérités que le lecteur nous permettra de lui signaler brièvement.

Les Canadiens-Français, instinctivement épris des traditions que tous les héros venus de France, depuis Cartier, ont semées sur ce sol, sont et veulent rester Français ; comme ils sont et veulent rester catholiques ; comme ils parlent et veulent continuer de parler la langue de Pascal et de Corneille, la langue plutôt de Maisonneuve et de Montcalm, quels que soient les changements qu'y aient faits le voisinage de l'idiome étranger et l'influence naïve du terroir.

De fait, la lutte du Canada français pour garder à sa langue la pureté de la langue française, en en suivant les progrès, en en adoptant les innovations en lui sacrifiant toute initiative locale, est une des plus curieuses de notre histoire. De tout temps, semble-t-il, des puristes canadiens, crayon aux doigts, ont relu nos journaux et nos revues, ont biffé d'un trait, le mot impropre ou la tournure rebelle, ont été en quelque sorte, les vestales d'une parcelle de ce feu pur et étincelant qui fait tourner toutes les prunelles du monde, vers ce grand foyer artistique et intellectuel qu'est la France.

Ce qui distingue, en somme, la race canadienne-française, n'est-ce pas sa langue ?

La religion dites-vous ?

Mais, par le fait même qu'elle est catholique, cette religion ne nous différencie pas des Anglais ou des Irlandais de même croyance.

Et si la religion catholique a contribué à nous tenir groupés, et a forfortement procuré notre survivance, ce n'est pas tant en maintenant notre Foi, —qui, étant universelle, est de toutes les nationalités,— mais en maintenant notre langue.

Ce qui fait la race, en effet, c'est avec la langue, l'idéal, le tempérament, les institutions.

Le Canada-Français n'étant qu'une portion du Dominion, nous n'avons pas d'institutions publiques qui nous soient propres.

Même dans Québec, où nous sommes en majorité, notre Législature doit s'occuper également des intérêts de toutes les races canadiennes ; et nous y avons des devoirs égaux aux réclamations que nous faisons valoir au parlement fédéral. Et bien que notre parlement provincial soit un mode de développement effectif pour notre nationalité, il ne nous est pas exclusivement réservé.

Il n'y a pas, à vrai dire, de race "canadienne" : ce peut être un malheur, mais il ne nous appartient plus de l'éviter.

Ce qui en tient lieu est une race mixte, composée de deux éléments, également désireux de se développer indépendamment l'un de l'autre.

Si l'élément canadien-français n'a pas d'institutions publiques qui lui soient propres, a-t-il un idéal ?

Je n'en connais pas de très précis, excepté celui-ci qui nous ramène à ce que nous avons dit plus haut : le désir très net de ne pas s'assimiler à l'élément anglais.

Cet idéal se complète, chez les esprits libéraux et qui comprennent la nécessité d'une conciliation stable, par le désir de contracter avec l'élément anglais une union morale, basée sur des concessions réciproques.

Le Canada, en somme, n'est pas un TOUT, mais l'union de DEUX TOUTS DISTINCTS : le tout canadien-anglais, dont nous ne nous occupons pas ici ; et le tout canadien-français, avec la religion catholique et son organisation locale ; avec la langue française qui est la marque sensible de sa nationalité distincte, avec un idéal de race bien défini quand il s'agit de se détacher de tout autre groupe canadien, mais beaucoup moins défini quand il s'agit d'un travail actif.

La langue française est donc de prime importance pour nous.

Notre religion, à cause de son caractère universel, ne saurait seule sauvegarder notre nationalité ; et le clergé l'a bien compris quand il s'est de tout temps, appliqué à sauver notre langue de la conquête.

C'est à cela aussi que se sont appliqués quelques-uns de nos grands hommes.

Cette conquête est faite.

Il s'agit maintenant non plus de s'attarder dans des sentiers battus, mais de préciser l'idéal de notre race et d'y conformer notre tempérament.

Nous reviendrons là-dessus.

Il importait cependant de bien marquer, avec M. Baugh, la gravité de la lutte qu'ont faite nos pères en faveur de notre langue, et la place prédominante que la langue française occupe dans la détermination de notre nationalité.

Cela durera longtemps ainsi.

Mais le Canada-Français possèdera-t-il un jour, une langue propre, issue du français, enrichie et refaite, à travers les siècles, par les efforts de notre idéal et le sentiment local ?

La question est trop grave pour que nous ne nous contentions pas de la poser.

FERNAND RINFRET.

Histoire Ancienne ET Histoire Moderne

Du "Temps"

Pour étayer l'accusation portée d'une façon générale par les orateurs et journaux conservateurs, que le gouvernement fédéral actuel "cherche à noyer l'élément français de ce pays dans le flot d'une émigration étrangère à notre race, et n'accorde pas aux immigrants ou rapatriés de langue française les mêmes avantages qu'il donne aux émigrés qui nous viennent d'Angleterre" (c'est l'accusation stéréotypée) le Nationaliste de dimanche dernier fait de l'histoire ancienne.

Il nous parle de la construction du Pacifique il y a vingt ans, de la société d'immigration française fondée en 1885 par le curé Labelle et MM. Leduc, Rameau, Marmier, Bonaparte Wyse, avec M. Bodard pour secrétaire ; de la défection de Sir John A. Macdonald qui, après avoir promis de mettre le curé Labelle à la tête d'un bureau officiel d'immigration, lui manque parole au dernier moment ; de la suppression par M. de Boucherville, arrivé au pouvoir à la suite de la chute de M. Mercier, en 1891, du crédit voté par ce dernier à l'immigration française, enfin de la réduction faite en 1894 du crédit pour frais de propagande qui était accordé à M. Bodard.

Or tout cela, c'est non seulement de l'histoire ancienne, et qui ne justifie nullement l'accusation répétée à satiété que Sir Wilfrid Laurier veut étouffer l'immigration de langue française, mais c'est la meilleure preuve que nous aurions jamais pu donner nous-mêmes, que s'il y a GRANDE CONSPIRATION quelque part contre notre race, cette conspiration est le fait du parti conservateur et non du parti libéral.

Mais nous allons à notre tour faire de l'histoire moderne que nous allons commencer à l'année 1896.

Tout le monde est d'accord, sans aucun doute, que le devoir primordial d'un gouvernement canadien dans les circonstances dans lesquelles se trouve notre pays, est d'attirer autant d'immigrants que possible. Personne ne nie cela et un homme politique qui oserait, sous prétexte que les immigrants qui nous viennent n'appartiennent pas à la race française, ou à la race anglo-saxonne, et qui voudrait cesser toute immigration parce que l'une fournit plus d'immigrants que l'autre, ne resterait pas deux jours au pouvoir.

Or, ce devoir primordial d'amener des immigrants dans notre pays, le gouvernement fédéral actuel s'est mis en devoir de l'accomplir aussitôt après son arrivée au pouvoir. M. Sifton, qui était alors ministre de l'Intérieur, a cru que le meilleur moyen d'activer l'émigration vers notre pays était de le faire connaître par les journaux, les brochures, des conférences et le travail d'agents.

Il a commencé son travail, en portant la guerre, on pourrait dire en pays ennemi, dans les Etats-Unis, dans le pays même qui nous enlevait une très forte part, sinon la très grande part des émigrants britanniques qui auraient dû se fixer chez nous, et nous allons voir par les chiffres que nous donnerons dans quelques instants les bons résultats que son travail a obtenus.

Il a entrepris, quelques années plus tard, le même travail en Angleterre, en France, en Belgique, et autres pays du continent européen, et nous verrons là encore par l'augmentation qui s'est produite dans le chiffre des émigrants de ces pays au Canada en 1902, 1903 et les années suivantes quels bons fruits son travail a rapporté.

Nos lecteurs remarqueront aussi dans ce tableau que le total de l'immigration belge et française qui n'était, de 1897 à 1902, période de six ans, que de 3,327, s'est, grâce au travail de propagande sérieux, inauguré par le département de l'immigration, élevé, entre 1903 et 1907, une période de moins de cinq ans, à 10,889. Ce n'est certainement pas là travailler à étouffer l'immigration française.

Nos lecteurs verront aussi que l'augmentation dans l'immigration des Etats-Unis s'est produite dès 1898 ;

Suite à la page 6

LE COURRIER DE L'OUEST

Fondé en 1905 Hebdomadaire

Publié à Edmonton, Canada, par la Compagnie de publication du Courrier de l'Ouest, Limitée. Bureaux et ateliers— 654 deuxième rue, Tél. 361.

ABONNEMENT— Edmonton, livraison à domicile, $1.50 par an. — Canada, $1 par an. — Europe, $2 par an. L'abonnement est invariablement payable d'avance.

Toute irrégularité dans la réception du journal, doit être rapportée au bureau.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la somme de cinq cents et de l'ancienne adresse. Adressez toute communication au : Courrier de l'Ouest, Tiroir 50, Edmonton, Canada.

Jeudi, 29 Aout 1907

que s'il était encore jeune, qu'il serait bien tenté de venir vivre au milieu de nous.

Non, mon cher confrère, si vous êtes sincère dans vos assertions, vous faites fausse route, soyez-en sûr.

Laissez votre fauteuil éditorial durant quelques semaines, passez votre plume à un confrère moins préjugé que vous, et venez rendre visite à vos compatriotes de l'Ouest.

Malgré ces petites avanies que vous avez bien voulu nous distribuer, vous recevrez ici, soyez-en sûr, du même franche et cordiale réception que l'on donne à tous nos compatriotes de la province de Québec.

Quand vous aurez vu et entendu vos compatriotes Canadiens-Français de l'Ouest, vous retournerez au "Pionnier" avec la conviction consolante comme le dit si bien le juge Landry "que vous aurez trouvé les membres dispersés de la famille canadienne-française, heureux, prospères, remplis d'espoir, habitant un pays libre, un pays riche, un pays de ressources sans limites, et sachant que ce pays est leur, partagé par des citoyens qui ne sont que leurs égaux et non leurs maîtres, un pays régi par des lois justes et équitables."

C'est un sale oiseau celui qui salit son propre nid.

Notre confrère du Nominingue "Le Pionnier" dans un article publié le 18 Juillet, après avoir constaté que ceux qui président à la rédaction du "Courrier de l'Ouest" viennent tous de la Province de Québec, concluait en nous décochant cette aménité : "Que c'est un bien sale oiseau celui qui salit son propre nid."

C'est un article publié dans le "Courrier de l'Ouest" du 18 Avril qui a amené notre confrère à tirer cette conclusion.

Revoyons un peu ensemble cet article de notre journal, qui a provoqué la colère et le mépris du "Pionnier" pour nous.

Dans cet article intitulé "l'Immigration Française" nous reprochions à M. Bourassa et M. Lavergne de ne pas êtres sincères et de ne pas être dans le vrai quand ils accusent le ministre de l'Intérieur de négliger, ou mieux de contrecarrer l'immigration française.

Comme ces messieurs parlaient au point de vue particulier de la Province de Québec, nous ajoutions que ceux qui se donnaient la mission de présider aux destinées des Canadiens-Français, ne paraissent pas être en faveur de l'immigration française.

Comme preuve à l'appui de notre assertion nous rappelions à nos lecteurs cette campagne de presse, conduite à un moment donné par plusieurs journaux dans la Province de Québec, contre tout ce qui était Français venant de France. Nous citions la "Vérité" et la "Croix" qui menèrent à cette époque une campagne francophobe acharnée.

Nous constations alors que cette campagne de Presse francophobe était de nature à éloigner l'immigrant français de la Province de Québec, et que si le ministre de l'Intérieur prenait les articles de ces journaux au pied de la lettre qu'il aurait une excuse très valable pour ne rien faire en faveur de l'immigration française dans cette Province.

Nous qui sommes en si grande minorité dans les nouvelles Provinces nous avons, et c'était notre droit, profité de cette campagne francophobe, conduite par certains journaux pour attirer vers l'Ouest l'immigration française que nous croyons des plus désirables.

Voilà pourquoi le "Pionnier" du Nominingue accuse le rédacteur du "Courrier de l'Ouest" d'être un sale oiseau qui salit son propre nid.

Mon cher confrère, nous sommes plutôt sous l'impression ici, que l'oiseau le plus susceptible de salir son propre nid est celui qui, comme vous, n'en sort jamais et qui y couve les idées étroites et mesquines.

Ceux qui ont eu assez de force de caractère, qui ont trouvé assez d'énergie pour laisser leur nid, et aller en bâtir de nouveaux ailleurs, afin de faire germer dans les vastes prairies de l'Ouest un peu de cette bonne idée française, voilà bien, suivant nous, des gens que vous ne pouvez jamais atteindre avec vos insultes.

Vous semblez, vous et vos copains de la presse nationaliste, vouloir vous imposer comme les champions de l'idée française au Canada. Vous êtes des bluffeurs, vous n'êtes pas pris au sérieux.

Vous essayez de faire croire à nos compatriotes et à nos pays de la Province de Québec que nous avons dégénéré. Eh bien ! mon cher confrère, lisez la lettre de son honneur le juge Landry au sénateur Poirier, publiée dans le Moniteur Acadien du 1er Août. La voici :—

Mon cher Sénateur,

"Je suis tout près d'Edmonton. Le voyage a été sans incident notable, et pourtant m'a fourni une surabondance de matériaux sur lesquels j'ai réfléchi avec profit, intérêt et étonnement. Mes pensées ont été entremêlées d'admiration, de tristesse, de fierté nationale, de regrets et de plaisir. Un drôle de mélange, n'est-ce pas ? Qui pourrait à mon âge, avec mon expérience, avec mon amour du Canada, entouré des conditions domestiques qui sont mon partage, faire le même voyage et éviter de semblables réflexions. Sur le train Trans-Canada qui vous mène avec une vitesse jusqu'ici inconnue, qui franchit avec rapidité des cent milles sans s'arrêter, qu'y a-t-il à faire, si ce n'est réfléchir ? Je passe en revue le Canada d'avant la Confédération, je viens jusqu'à l'acquisition du Nord-Ouest ; je vois ce vaste pays de prairies fertiles sans limites, parcouru et foulé par les Indiens, etc., etc., et je le compare au Canada d'aujourd'hui. Quel progrès ! j'en suis ému. L'étendue et la valeur de l'héritage qui est le nôtre me laisse sans les moyens d'expliquer comment il se fait que ce vaste pays ne fut pas plus tôt apprécié ? Et en même temps je ne m'explique que trop difficilement comment dans un temps si court après son acquisition, on a pu faire des choses si étonnantes dans la voie du progrès et du développement. J'en conclus que l'élément le plus puissant qui ait contribué au début et qui contribue à ce magnifique résultat, c'est le C. P. R. Sans cette entreprise gigantesque, ce pays nous eût peut-être été perdu, mais aussi cette entreprise gigantesque, qu'a-t-elle fait et que fait-elle encore pour briser le rêve des parents de l'Est, qui élèvent une famille ? Elle nous enlève nos fils chéris et les disperse tranquillement mais aussi certainement que le faisait le "grand dérangement."

"Le luxe des facilité du transport, la conviction consolante que vous allez trouver les membres dispersés de votre famille, heureux, prospères, remplis d'espoir, habitant un pays libre, un pays riche, un pays de ressources sans limites, et sachant que ce pays est leur, partagé par des citoyens qui ne sont que leurs égaux et non leurs maîtres ; un pays régi par les lois justes et équitables, tout cela, dis-je, et bien d'autres pensées consolantes vous dédommagent un peu des chagrins éprouvés à la vue d'une séparation qui autrement serait insupportable."

"Les moyens présents de nous séparer sont pacifiques et attrayants, tandis que ceux du grand dérangement étaient cruels et terribles. Pour les retrouver il nous faut faire des voyages plus longs que ceux parcourus par Evangeline à la recherche de Gabriel. Mais la comparaison s'arrête là."

Voilà le témoignage d'un patriote, qui est venu voir, et dont vous ne pouvez pas nier la sincérité.

Nous avons entendu Son Honneur le juge Landry lui-même, nous dire

LA JALOUSIE DE "La Patrie"

Nous lisons dans "La Patrie" le petit entrefilet suivant :

"Les journalistes anglais qui visitent notre pays n'auront pour ainsi dire connu que l'Ouest. Ils ne sont pas allés dans les provinces maritimes et ils n'ont fait que passer dans Québec et Ontario.

"Naturellement, les grandes compagnies de chemin de fer dont ils sont les hôtes, ont intérêt à faire ressortir les avantages de l'Ouest. Plus les immigrants prennent la direction de l'Ouest, plus les voies ferrées font de l'argent.

"C'est à peine si on a fait voir à ces journalistes étrangers les mines merveilleuses de Cobalt, et la belle région du Témiscamingue. Tout pour l'Ouest !

"Ces pauvres vieilles provinces de l'Est, comme on apprécie peu aujourd'hui leurs charmes, et comme leurs jeunes sœurs de l'Ouest captivent tous les regards !"

"La Patrie" nous rappelle beaucoup ces vieilles filles, qui ont un mauvais caractère, et qui ne pardonnent jamais à leurs sœurs cadettes d'avoir des charmes qui captivent leur entourage.

On doit être très nerveux à "La Patrie," et souffrir de monomanie.

"La Patrie" en revient toujours à sa marotte : "les nouvelles provinces de l'Ouest sont les enfants gâtés de la Providence, et surtout du gouvernement. Les provinces de l'Ouest accaparent tout, et ne laissent que des miettes aux vieilles provinces."

Encore une fois, mon cher confrère, vous n'avez personne à blâmer pour ce qui arrive, si ce n'est vous-même.

Vous ne pouvez espérer, raisonnablement, que ceux qui ont fait de cette partie du Canada leur home, que ceux qui ont déjà des intérêts considérables dans l'Ouest vont ralentir leur zèle, et diminuer leurs efforts, uniquement pour calmer vos appréhensions.

Vous constatez que tous ceux qui ont des intérêts dans l'Ouest déploient une grande énergie pour pousser au développement des nouvelles provinces.

Eh bien, réveillez-vous, imitez leur conduite, et vous aurez les mêmes résultats.

Du reste, vous vous méprenez, nous en sommes convaincus, sur l'esprit qui nous anime dans les nouvelles provinces.

Au-dessus de l'intérêt particulier que nous avons à développer les nouvelles provinces, nous plaçons l'intérêt général du pays.

Nous savons ici que tant que l'Ouest sera productif, et prospère, les vieilles provinces seront dans l'abondance.

Nous sommes un peu comme des enfants reconnaissants qui se réjouissent du bonheur que leur prospérité procure à leurs vieux parents.

Vous savez bien, mon cher confrère, que l'Ouest est la poule aux œufs d'or du Canada !

En ce moment-ci, vous avez, tous, les yeux tournés vers l'Ouest, attendant avec anxiété, pour savoir si la Providence épargnera nos récoltes.

Eh bien, oui, la Providence épargnera nos récoltes, pour votre avantage, et pour le vôtre également.

Les trains de chemin de fer, qui transporteront nos grains vers l'Est, rapporteront chez nous vos produits manufacturés.

Ces produits manufacturés, que nous payons plus chers que vous les payez, sont indispensables à cette masse de colons que vous reprochez au gouvernement, et que vous nous jalousez.

Les Embarras de M. Borden.

Du "Temps"

Le chef de l'opposition ne commencera pas sa tournée polilitique sous des auspices favorables. La situation n'était pas brillante d'avance et tout concourt à la rendre de plus en plus critique. Son prestige de chef de parti n'a jamais été que fort médiocre, mais avec un courage qui mériterait d'être servi par de meilleurs aptitudes au rôle qu'ils remplit, M. Borden voulait tenter un effort pour rallier les phalanges conservatrices sous un drapeau, pour rassembler les parties éparses de l'héritage de Sir John A. Mcdonald, leur donner un programme, les préparer à la lutte.

Pour cela, il fallait un chef d'une autorité incontestée en laquelle se serait reposée la confiance des électeurs. Mais ne voilà-t-il pas que la rumeur prête à Sir Charles Hibbert Tupper et à Sir Hugh John Macdonald l'intention de supplanter l'honorable M. Borden. Quel que soit le mérite personnel de ces deux hommes, ni l'un ni l'autre ne remplacerait avantageusement le chef actuel. N'empêche pas que même s'ils veulent prêter leur concours à M. Borden au lieu de tenter de se substituer à lui, la confiance ne renaîtra pas en lui et comme une traînée de poudre à laquelle on a mis le feu, se répandra le bruit que des rivaux cherchent à le détrôner.

Ce n'est pas tout. Le "Star", qui met les intérêts du parti au-dessus de ceux des individus, a conseillé à M. Borden de ne pas se faire accompagner par M M. Foster et Fowler. Tout bon conseil ne doit pas toujours se donner publiquement. Celui-ci est d'une cinglante ironie. Autant aurait valu dire au chef de l'opposition : "La présence de ces deux personnages à vos côtés sera votre propre condamnation." M. Foster, par ses spéculations avec des fonds qui devaient lui être sacrés, et M. Fowler, par ses insinuations honteuses et non expliquées, ont perdu la confiance du public, c'est certain ; mais le chef qui ne les répudie pas auquel un organe conservateur en fait le reproche, aura mauvaise figure pour aller se présenter devant l'électorat et censurer la conduite de ses adversaires.

M. Foster et M. Fowler

Du "Temps."

Deux membres de la loyale opposition de sa majesté qui ne jouissent pas d'un grand prestige auprès des leurs ce sont MM. Foster et Fowler. Toujours est-il que le "Star" de Montréal, organe conservateur, ne les ménage pas. Qu'on lise plutôt :

"M. R. L. Borden est sur le point de commencer une tournée à travers le pays, commençant, comme il est juste dans son cas, par Halifax. Naturellement il va appeler à son aide les principaux de ses partisans, comme il est d'usage pour les chefs de partis.

"Il faut espérer toutefois qu'il n'oubliera pas que le choix lui appartient, que c'est pour lui l'occasion de montrer au pays la mesure de confiance qu'il accorde aux hommes qui siègent à côté de lui, et derrière lui.

"De la présence de ces hommes au parlement, ce sont les électeurs qui sont responsables ; mais de leur présence sur l'estrade à côté de M. Borden, c'est M. Borden seul qui aura la responsabilité.

"Il y a plusieurs membres de l'opposition, que l'on pourrait nommer, qui devrait briller par leur absence, et si M. B rden a le courage de les ignorer, il augmentera la confiance que le peuple met en lui.

"Ainsi, deux députés que M. Borden devrait certainement laisser chez eux, c'est l'hon. M. Foster, de Toronto, et M. Fowler, du Nouveau-Brunswick. Le peuple n'a plus confiance au premier, et le second n'a pas le droit de se présenter devant un auditoire populaire comme le représentant d'un grand parti, jusqu'à ce qu'il ait expliqué es insinuations qu'il a lancées dans l'enceinte du parlement."

Les Provinces Maritimes

ST-JEAN, N. B.—L'assemblée annuelle de la Chambre de Commerce des Provinces Maritimes a eu lieu aujourd'hui. La résolution suivante a été passée nnanimement :

"Cette convention de la Chambre de Commerce des Provinces Maritimes, croyant qu'un système de premier ordre pour le transport de malles, de passagers et de fret entre les différentes possessions britanniques serait d'un grand avantage pour le Canada et toutes les colonies de l'Empire Britannique, aprouve de tout cœur le projet du Premier Ministre et demande au gouvernement de prendre toutes les mesures nécessaires pour hâter la réalisation du projet."

L'avenir du Canada Francais

Du "Canada"

Nous avons dit l'autre jour, brièvement, le rôle de la langue française au Canada français.

Il convient d'ajouter que la connaissance de la langue anglaise nous est d'un précieux secours.

Peu d'Anglais, en effet, parlent le français ; tandis que beaucoup de Canadiens-Français apprennent l'anglais.

Le préjugé qui a éloigné notre élément de l'étude de la langue anglaise a été une cause indubitable de retard pour nous : et qu'on ne nous dise pas que c'est ce préjugé qui a sauvé la langue française comme on le prétend encore en certain milieux.

La dernière génération canadienne-française a prouvé que la connaissance courante des deux langues était une possibilité ; et cet argument pratique défie les théories.

Sans être un advervaire des études classiques, nous regretterons toujours que les langues mortes—fussent-elles d'une empirique beauté—aient privé un bon nombre de nos compatriotes des avantages nécessaires que procure la connaissance de l'anglais.

Celle-ci est indispensable au Canada, non seulement dans l'industrie et le commerce, si on veut les pratiquer sur une grande échelle ; mais dans toutes les branches de l'organisation sociale. Chez nous, celui qui ne parle pas l'anglais, est, à certains égards, un ILLETTRÉ.

Mais c'est surtout sur les terrains économiques que cette connaissance importe.

Nous avons produit suraboudamment d'hommes de profession ; il nous faut, à tout prix, nous saisir des sources mêmes de la richesse économique du Canada français, si nous voulons y rester les maîtres.

Un pays qui progresse appartient d'abord à ses agriculteurs, à ses industriels, à ses commerçants ; et, notons-le bien, plus ceux-ci seront nombreux et riches, plus l'efflorescence des arts, des lettres, des professions libérales sera assurée,

Un peuple est organisé tout comme un individu ; et les fonctions du cerveau étant dépendantes du régime corporel, il n'est pas faux de dire que les productions intellectuelles grandissent en mesure des ressources économiques.

Leur nature dépend du tempérament des peuples ; il y a autant d'idéals que de peuples, mais la nature possible de ces idéals dépend presque mathématiquement de la richesse des peuples.

C'est une loi prouvée par l'histoire : la richesse produit un développement artistique.

Ce n'est donc pas vouloir la ruine des professions libérales et des lettres, mais c'est plutôt en préparer l'épanouissement, que de demander l'accentuation du mouvement industriel, agricole ou commercial du Canada français.

On a déjà signalé,—et notamment dans l'étude de M. Baugh dont nous parlions l'autre jour certains points excellents de l'éducation, de la presse, des traditions canadiennes-françaises, dans la province de Québec.

Mais au lieu de nous en tenir à cette bienveillante mention, il faut poser nettement les nécessités de l'heure courante.

Le Canada français doit beaucoup de sa cohésion à sa langue d'abord, à l'organisation locale de sa religion, à son culte des traditions ; mais il doit chercher les voies de son avenir du côté de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, ces ferments économiques qui verseront dans son composé national le grand frisson du Progrès Moderne.

Il le fera par l'enseignement technique, agricole, commercial ; etc, — l'avenir le prouvera, — son élément intellectuel, artistique, littérateur, n'en sera que plus nombreux et plus fort.

FERNAND RINFRET.

La langue francaise au Canada

Du "Canada"

Le "Westminster Review" de Londres, a publié récemment, une intéressante étude sur le Canada Français signée, James Baugh.

C'est une histoire de nos luttes, depuis 1763, en faveur de notre langue, de notre race et de notre religion ; et l'auteur s'étonne avec admiration de ce que nous ayons su les conserver, au milieu de si grandes difficultés.

Cela nous remet en mémoire quelques vérités que le lecteur nous permettra de lui signaler brièvement.

Les Canadiens-Français, instinctivement épris des traditions que tous les héros venus de France, depuis Cartier, ont semées sur ce sol, sont et veulent rester Français ; comme ils sont et veulent rester catholiques ; comme ils parlent et veulent continuer de parler la langue de Pascal et de Corneille, la langue plutôt de Maisonneuve et de Montcalm, quels que soient les changements qu'y aient faits le voisinage de l'idiome étranger et l'influence naïve du terroir.

De fait, la lutte du Canada français pour garder à sa langue la pureté de la langue française, en en suivant les progrès, en en adoptant les innovations en lui sacrifiant toute initiative locale, est une des plus curieuses de notre histoire. De tout temps, semble-t-il, des puristes canadiens, crayon aux doigts, ont relu nos journaux et nos revues, ont biffé d'un trait, le mot impropre ou la tournure rebelle, ont été en quelque sorte, les vestales d'une parcelle de ce feu pur et étincelant qui fait tourner toutes les prunelles du monde, vers ce grand foyer artistique et intellectuel qu'est la France.

Ce qui distingue, en somme, la race canadienne-française, n'est-ce pas sa langue ?

La religion dites-vous ?

Mais, par le fait même qu'elle est catholique, cette religion ne nous différencie pas des Anglais ou des Irlandais de même croyance.

Et si la religion catholique a contribué à nous tenir groupés, et a forfortement procuré notre survivance, ce n'est pas tant en maintenant notre Foi, —qui, étant universelle, est de toutes les nationalités,— mais en maintenant notre langue.

Ce qui fait la race, en effet, c'est avec la langue, l'idéal, le tempérament, les institutions.

Le Canada-Français n'étant qu'une portion du Dominion, nous n'avons pas d'institutions publiques qui nous soient propres.

Même dans Québec, où nous sommes en majorité, notre Législature doit s'occuper également des intérêts de toutes les races canadiennes ; et nous y avons des devoirs égaux aux réclamations que nous faisons valoir au parlement fédéral. Et bien que notre parlement provincial soit un mode de développement effectif pour notre nationalité, il ne nous est pas exclusivement réservé.

Il n'y a pas, à vrai dire, de race "canadienne" : ce peut être un malheur, mais il ne nous appartient plus de l'éviter.

Ce qui en tient lieu est une race mixte, composée de deux éléments, également désireux de se développer indépendamment l'un de l'autre.

Si l'élément canadien-français n'a pas d'institutions publiques qui lui soient propres, a-t-il un idéal ?

Je n'en connais pas de très précis, excepté celui-ci qui nous ramène à ce que nous avons dit plus haut : le désir très net de ne pas s'assimilier à l'élément anglais.

Cet idéal se complète, chez les esprits libéraux et qui comprennent la nécessité d'une conciliation stable, par le désir de contracter avec l'élément anglais une union morale, basée sur des concessions réciproques.

Le Canada, en somme, n'est pas un TOUT, mais l'union de DEUX TOUTS DISTINCTS : le tout canadien-anglais, dont nous ne nous occupons pas ici ; et le tout canadien-français, avec la religion catholique et son organisation locale ; avec la langue française qui est la marque sensible de sa nationalité distincte, avec un idéal de race bien défini quand il s'agit de se détacher de tout autre groupe canadien, mais beaucoup moins défini quand il s'agit d'un travail actif.

La langue française est donc de prime importance pour nous.

Notre religion, à cause de son caractère universel, ne saurait seule sauvegarder notre nationalité ; et le clergé l'a bien compris quand il s'est de tout temps, appliqué à sauver notre langue de la conquête.

C'est à cela aussi que se sont appliqués quelques-uns de nos grands hommes.

Cette conquête est faite.

Il s'agit maintenant non plus de s'attarder dans des sentiers battus, mais de préciser l'idéal de notre race et d'y conformer notre tempérament.

Nous reviendrons là-dessus.

Il importait cependant de bien marquer, avec M. Baugh, la gravité de la lutte qu'ont faite nos pères en faveur de notre langue, et la place prédominante que la langue française occupe dans la détermination de notre nationalité.

Cela durera longtemps ainsi.

Mais le Canada-Français possèdera-t-il un jour, une langue propre, issue du français, enrichie et refaite, à travers les siècles, par les efforts de notre idéal et le sentiment local ?

La question est trop grave pour que nous ne nous contentions pas de la poser.

FERNAND RINFRET.

Histoire Ancienne ET Histoire Moderne

Du "Temps"

Pour étayer l'accusation portée d'une façon générale par les orateurs et journaux conservateurs, que le gouvernement fédéral actuel " cherche à noyer l'élément français de ce pays dans le flot d'une émigration étrangère à notre race, et n'accorde pas aux immigrants ou rapatriés de langue française les mêmes avantages qu'il donne aux émigrés qui nous viennent d'Angleterre" (c'est l'accusation stéréotypée) le Nationaliste de dimanche dernier fait de l'histoire ancienne.

Il nous parle de la construction du Pacifique il y a vingt ans, de la société d'immigration française fondée en 1885 par le curé Labelle et MM. Leduc, Rameau, Marmier, Bonaparte Wyse, avec M. Bodard pour secrétaire ; de la défection de Sir John A. Macdonald qui, après avoir promis de mettre le curé Labelle à la tête d'un bureau officiel d'immigration, lui manque parole au dernier moment ; de la suppression par M. de Boucherville, arrivé au pouvoir à la suite de la chute de M. Mercier, en 1891, du crédit voté par ce dernier à l'immigration française, enfin de la réduction faite en 1894 du crédit pour frais de propagande qui était accordé à M. Bodard.

Or tout cela, c'est non seulement de l'histoire ancienne, et qui ne justifie nullement l'accusation répétée à satiété que Sir Wilfrid Laurier veut étouffer l'immigration de langue française, mais c'est la meilleure preuve que nous aurions jamais pu donner nous-mêmes, que s'il y a GRANDE CONSPIRATION quelque part contre notre race, cette conspiration est le fait du parti conservateur et non du parti libéral.

Mais nous allons à notre tour faire de l'histoire moderne que nous allons commencer à l'année 1896.

Tout le monde est d'accord, sans aucun doute, que le devoir primordial d'un gouvernement canadien dans les circonstances dans lesquelles se trouve notre pays, est d'attirer autant d'immigrants que possible. Personne ne nie cela et un homme politique qui oserait, sous prétexte que les immigrants qui nous viennent n'appartiennent pas à la race française, ou à la race anglo-saxonne, et qui voudrait cesser toute immigration parce que l'une fournit plus d'immigrants que l'autre, ne resterait pas deux jours au pouvoir.

Or, ce devoir primordial d'amener des immigrants dans notre pays, le gouvernement fédéral actuel s'est mis en devoir de l'accomplir aussitôt après son arrivée au pouvoir. M. Sifton, qui était alors ministre de l'Intérieur, a cru que le meilleur moyen d'activer l'émigration vers notre pays était de le faire connaître par les journaux, les brochures, des conférences et le travail d'agents.

Il a commencé son travail, en portant la guerre, on pourrait dire en pays ennemi, dans les Etats-Unis, dans le pays même qui nous enlevait une très forte part, sinon la très grande part des émigrants britanniques qui auraient dû se fixer chez nous, et nous allons voir par les chiffres que nous donnerons dans quelques instants les bons résultats que son travail a obtenus.

Il a entrepris, quelques années plus tard, le même travail en Angleterre, en France, en Belgique, et autres pays du continent européen, et nous verrons là encore par l'augmentation qui s'est produite dans le chiffre des émigrants de ces pays au Canada en 1902, 1903 et les années suivantes quels bons fruits son travail a rapporté.

Nos lecteurs remarqueront aussi dans ce tableau que le total de l'immigration belge et française qui n'était, de 1897 à 1902, période de six ans, que de 3,327, s'est, grâce au travail de propagande sérieux, inauguré par le département de l'immigration, élevé, entre 1903 et 1907, une période de moins de cinq ans, à 10,889. Ce n'est certainement pas là travailler à étouffer l'immigration française.

Nos lecteurs verront aussi que l'augmentation dans l'immigration des Etats-Unis s'est produite dès 1898 ;

Suite à la page 6

NOTES LOCALES

Mademoiselle Marie-Jeanne Girard de la rue MacCauley, est de retour d'une vacance de deux semaines à Morinville.

M. Gagné, propriétaire de la pharmacie Laval, sur la rue Jasper, près de la 3ème rue, en vue de répondre à la demande croissante de livres français, vient de faire l'achat d'un lot considérable de romans populaires et modernes.

M. Gagné étant le propriétaire de la seule pharmacie canadienne-française de la ville, était tout désigné pour faire ce commerce qui s'adapte si bien à la pharmacie.

Nul doute que les Canadiens-Français d'Edmonton et des alentours lui sauront gré de son initiative et seront heureux de pouvoir enfin se procurer des romans français à Edmonton.

M. R. L. Borden, le chef conservateur à Ottawa, qui depuis quelque temps a commencé une tournée politique à travers le Canada, a choisi la date du 9 octobre pour tenir à Edmonton une assemblée politique.

Un organisateur nous disait que s'il ne comptait pas sur l'enthousiasme des gens, il espérait de leur bonne volonté pour se rendre à cette assemblée.

Qu'en pensez-vous ?

La nouvelle école catholique de la 3ème rue, a ouvert ses portes lundi dernier, un grand nombre d'enfants—au-delà de 300—se sont rendus à l'appel des professeurs.

C'est un heureux commencement. Certainement que d'ici à quelques jours, on verra augmenter ce nombre.

Cette école, construite d'après les plans les plus modernes, fait l'orgueil de tous les catholiques et fait particulièrement honneur à l'esprit d'initiative de nos commissaires d'école. Il est vrai que cette réputation n'était plus à faire pour les commissaires canadiens-français, au nombre desquels nous remarquons MM. J. H. Picard, P. E. Lessard et J. H. Gariépy, avocat.

Lundi dernier deux fausses alarmes à peine à quelques heures d'intervalle furent sonnées, la première à la boite 12 coin de la 1ère rue et Jasper, la seconde, boite 16, coin 13ème et Jasper. Quelle ne fut pas la surprise du Chef de trouver deux lettres qui avaient été déposées là par un galicien.

Evidemment celà avait été fait par ignorance et on aurait mauvaise grâce de faire appliquer la loi très sévère qui s'applique à toute personne convaincue de ce délit (c.-à.-d. 30 jours de prison sans option pour l'amende). Nous espérons cependant que ces choses ne se répèteront plus car il pourrait en résulter des dommages très considérables pour la ville. Il peut se faire que les pompiers ayant à répondre à une fausse alarme soient appelés à se rendre à un incendie véritable, et alors le retard inévitable causé par cette fausse alarme, peut dégénérer en une de ces conflagrations qui sèment la ruine et la désolation dans une ville.

Les citoyens en général ont donc intérêt à ce qu'aucune fausse alarme ne soit sonnée et ne doivent pas hésiter à dénoncer les auteurs de ces farces d'un goût douteux, dans les cas qui seraient portés à leur connaissance.

De l'aide pour la Récolte

Le département de l'Agriculture, étant intéressé à ce que les travaux de la récolte se fassent en temps opportun, a fait des arrangements avec les autorités de chemin de fer, afin qu'un nombre suffisant de travailleurs venant des provinces de l'est, soient envoyés dans tous les centres de l'Alberta.

Le gouvernement enverra à Winnipeg, un représentant pour veiller aux intérêts de la province et aussi pour éviter la trop grande concentration de travailleurs sur un même point au détriment d'autres localités.

Comme ces travailleurs sont dirigés sur les points desservis par un chemin de fer, les cultivateurs qui ont besoin d'aide, sont priés de laisser leurs noms et adresses à l'agent de la station la plus rapprochée, ou faire des arrangements avec des amis demeurant dans tels centres, d'avoir à leur procurer la main d'oeuvre qui leur est nécessaire pour sauver la récolte.

Athabaska Landing

M. Waters vient de terminer le bateau à gazoline destiné au service des ingénieurs du gouvernement.

M. M. Cornwall, Fielding, Revd M Coulters, le Dr Boulanger et Mde Anderson sont arrivés du Nord mardi soir.

N'ayant pu arriver à temps pour prendre le bateau Mid-Night-Sun, nos voyageurs ont dû faire 75 milles dans une grande barge qui, grâce à l'expérience de M. Cornwall, a franchi la distance en 26 heures.

Cette manière primitive de voyager n'était pas exempte de comfort car nos voyageurs n'ont eu qu'à se laisser aller à la dérive d'un fort courant.

Le Dr Boulanger interviewé sur ses impressions de voyage, nous dit : que les terres avoisinant le Lac des Esclaves, sont de toute beauté.

Plusieurs colons partis pour s'établir à la Rivière La Paix s'y sont arrêtés et pris des homestead car les terres sont fertiles au delà de toute expression.

Mercredi dernier M. J. Benoit réunissait une quinzaine d'amis pour fêter le passage de M. T. Lavoie, représentant la " Edmonton Wine Co, " qui était de passage parmi nous.

Comme M. Lavoie est un ancien résident d'Athabaska Landing, on lui fit une réception très enthousiaste.

Ce n'est que tard dans la soirée qu'eût lieu la séparation.

M. Gagnon est à faire faire des changements considérables à son hôtel.

On l'a reculé de trois pieds et quand les travaux seront terminés, l'hotel aura un étage de plus et sera coiffé d'un comble français.

M. L. Lessard est à faire réparer et agrandir la maison de sa ferme.

Mde Montembeault est arrivée avec la voiture de la poste mercredi dernier et accompagnée de son mari, ils sont partis pour une promenade d'une dizaine de jours chez M. C. Major à Major.

Le Rev P. Desmarais, O. M. I. a passé le dimanche parmi nous, il s'est embarqué sur le Mid-Night Sun, allant au devant de Mgr Grouard.

M. R. Bonnermen Sec. de l'Association Libérale d'Athabaska Landing a reçu une dépêche de M. P. E. Lessard prés. de l'Association Libérale de l'Alberta l'avisant du départ de notre député M. Boyle et de l'hon Cross pour le Landing.

Brosseau

(De notre correspondant)

Aujourd'hui, je vous parlerai de la région situé au nord de St-Paul de Métis au double point de vue de la colonisation et des facilités d'établissement.

Le terrain est le même un peu partout si ce n'est qu'aux alentours des lacs, il est plus roulé, c'est-à-dire plus accidenté.

Il y a des sections entières où le bois est inconnu et il est facile de trouver encore de ces homesteads surtout à Moose Lake.

Il y a aussi beaucoup de terrains qui reste à prendre à la Coupe aux Chiens, mais là, c'est plus boisé. Cependant ces terrains sont d'un défrichement facile car ce sont des trembles, que le feu seul suffit à faire disparaitre.

Dans toute cette direction, on obtient une eau pure à une faible profondeur.

Un peu partout, il y a du foin en abondance ce qui est d'un grand avantage pour les éleveurs de bétail.

Un autre avantage, c'est que nous nous trouvons à proximité de bois de construction, car les colons savent ce qu'il en coûte de se bâtir dans les régions où il y a peu ou point de bois propre à la construction.

A St-Paul, on peut se procurer non-seulement les provisions, mais aussi tout ce qui est nécessaire à l'établissement d'un colon.

Il y a aussi un magasin à Moose Lake et à la Coupe aux Chiens, où déjà nous avons un prêtre résident.

La prise de homesteads a été très active, cette année, dans cette direction et je puis affirmer que : plus que partout ailleurs, nous avons été favorisé de l'immigration canadienne-française.

Cependant il reste encore des homesteads à prendre et toute personne désireuse de s'établir dans un centre dont la très grande majorité sera Canadienne-Française ne devrait pas hésiter à venir visiter cette région.

M. P. Paradis, qui à la suite d'un accident a dû aller à Calgary subir une opération chirurgicale, nous est revenu en bonne voie de guérison.

N.-D. de Savoie

Les récoltes sont superbes : les blés jaunissent ainsi que l'avoine et promet tent une excellente maturité. Les pommes de terre nous donneront une récolte supérieure.

Notre-Dame de Savoie a la malle-poste deux fois la semaine. Le Ministère des Postes, se rendant compte de l'importance de notre malle, par la population, une des plus denses de l'Alberta agricole, nous a gratifié de deux courriers hebdomadaires, sans pétition aucune de notre part. Quoique nous soyons nombreux ici, il reste encore bien de la place, pour ceux qui ont quelque argent, et peuvent acheter leurs terres des compagnies. Leurs prix sont encore abordables, et permettent un bon placement ; car, il n'y a pas de doute que, lorsque les chars arriveront (et ils s'imposent) le terrain ne double et ne triple de valeur, d'autant plus que le sous-sol renferme des richesses minières en charbon, qui le disputeront aux plus fameuses de l'Alberta.

Comme terres à blé, je n'ai rien vu de supérieur dans mes nombreuses pérégrinations. Les environs et le nord d'Edmonton possèdent un sol trop riche, pour produire un blé de qualité, le blé dur, du moins pour quelques années ; car lorsque des récoltes répétées auront ôté le trop de vigueur du sol, nul doute qu'il ne s'adapte au blé de qualité. Pour le présent, l'est de Stettler et de Wetaskiwin, semble posséder le meilleur grenier de l'Alberta. C'est la quatrième récolte que je vois mûrir ici, et jamais je n'ai vu la gelée les détruire. Comme climat, nous ne pouvons désirer mieux dans le Nord Ouest.

Chateau Laurier

Le " Citizen ", journal conservateur d'Ottawa, suggère que le nouvel hôtel que le Grand Trone doit construire à Ottawa soit appelé " Château Laurier."

Cette suggestion du " Citizen " prouve combien les citoyens de la capitale ont en haute estime le Premier Ministre du Canada, et combien aussi ils lui sont reconnaissants pour les embellissements que leur ville doit à son initiative.

Histoire Ancienne et Histoire Moderne

(Suite)

cela s'explique par le fait que le travail de propagande et de publicité dans les journaux a été commencé aux Etats-Unis dès 1896 et qu'il ne l'a été qu'en 1901 en Europe.

Répétons encore une fois, afin que sachent bien les adversaires du gouvernement fédéral ou ceux qui l'accusent de protéger plus les immigrants étrangers [ce qui veut dire dans leur esprit qui ne parlent pas le français] que ceux de notre race que le département de l'immigration n'a aucune préférence ni aucune animosité à l'égard d'aucune race ou religion. La propagande qu'il fait dans les Etats-Unis, en Angleterre, en France, en Belgique ou dans les autres pays d'Europe, s'adresse à tous indistinctement. Il la fait en anglais, en français, en allemand, enfin dans les langues des pays où peuvent être recrutés des immigrants.

Le département de l'immigration n'accorde pas non plus de plus grands avantages aux immigrants d'Angleterre qu'à ceux d'autres pays. Tous sont traités sur le même pied. Personne ne reçoit de passages gratuits ou frais de voyage. Ce système a été aboli depuis longtemps, par le gouvernement conservateur lui-même.

Mais voici les résultats obtenus par le système de propagande intelligente inaugurée par le gouvernement actuel. Les chiffres suivants sont non seulement officiels mais d'une très grande éloquence. Les voici :

ÉTAT COMPARATIF DE L'IMMIGRATION AU CANADA POUR LES ANNÉES 1897 À 1907.

Année	Angleterre	États-Unis	France et Belgique			Total
1897	11,383	712	740			21,715
1898	11,173	9,110	545			31,900
1899	10,660	11,945	413			44,543
1900	11,360	15,500	483			44,697
1901	11,810	17,987	492			49,149
1902	17,259	26,388	645			67,378
1903	41,792	49,473	1,240			128,364
1904	50,374	45,171	1,534	(2,392)	858	130,330
1905	65,359	43,652	1,743	(2,539)	796	146,266
1906	86,796	57,919	1,648	(2,754)	1,106	189,064
1907—9 mois . .	55,791	34,639	1,314	(1,964)	650	124,667

Immigration totale Belge et Française de 1897 à 1902, six ans....... 3,327

Immigration totale Belge et Française de 1903 à 1907, moins de 5 mois, cinq ans........ **10,889**

Lord Grey et L'Impérialisme

Le gouverneur général Lord Grey, ayant été invité récemment à prendre la parole au Club Canadien d'Halifax, prononça un discours qui souleva de nombreux commentaires.

Plusieurs ont voulu y voir un appel au Canada à prendre part à la défense impériale.

Lord Grey a cru devoir rectifier, et donner le sens exact de ses paroles dans les termes suivants :

" J'ai d'excellentes raisons d'affirmer que le Canada ne doit pas contribuer immédiatement aux dépenses de la flotte. Il est d'autres directions dans lesquelles il importe davantage à l'Empire que le Canada emploieactuellement ses énergies. Le Canada et l'empire sont nécessaires l'un à l'autre. Sans l'appui et la force que le Canada reçoit de l'empire britannique, il cesserait peut-être bientôt d'être une nation. D'un autre côté, l'Empire, sans le Canada, cesserait peut-être bientôt d'être un empire.

" Les choses étant ainsi, il est de première importance pour l Empire que le Canada soit fort et que, conséquemment, tout son excédent d'énergie soit concentré sur ce qui peut augmenter sa force.

" Et le fait que le gouvernement du Dominion n'est pas prêt à se charger des obligations que comportent ces efforts jusqu'à ce que ses finances soient dans un état plus florissant, est une raison convaincante qu'il ne doit pas s'engager dans des dépenses qui devront suivre et non précéder les développements dont je viens de parler."

Old Orchard en Feu

Le 14 au soir une incendie considérable s'est déclaré à Old Orchard Beach Me. une des plages d'été les plus en vogue aux Etats-Unis.

A neuf heures le feu couvrait une superficie de 50 acres, comprenant les plus grands hôtels et une foule de villas sur la côte.

On évalue les pertes à plus d'un demi-million. On croit que l'incendie est dû à une explosion de lampe. On a malheureusement à enrégistrer trois pertes de vies. Trois hommes ont été tués en se servant de dynamite pour faire sauter les constructions. 17 hôtels et une vingtaine de villas ont été détruits.